

doge prononce ces mélancoliques paroles : « S'il y a un Etat où le besoin de la concorde se fasse plus vivement sentir, c'est le nôtre, sans forces terrestres ni maritimes, sans alliances, vivant au hasard, par accident (*per accidente*) et rien que par l'idée qu'on s'est formé de la prudence du gouvernement de la République de Venise. Toute notre force est là ¹. » C'était aussi l'éloge que Vergennes décernait à Raguse, en l'appelant un « gouvernement sage ». Mais bientôt la simple « sagesse » ne suffira plus ni à Venise, ni à Raguse. Un orage formidable se prépare en France et cet orage emportera dans sa violence la « sagesse » des vieux gouvernements. Il rendra impossible toute lente évolution, tout essai de changement organique des vieilles formations sociales, qui avaient cependant survécu aux profondes révolutions du XVII^e et du XVIII^e siècles.

Ni Boscovich ni Vergennes n'eurent la douleur d'assister à tant de cruels déchirements. Par une étrange coïncidence, ils disparurent le même jour (13 février 1787) ². Le premier, atteint depuis 1785 d'une grave maladie mentale, recouvra avant de mourir toutes ses facultés et s'éteignit, à Milan, entre les bras de son secrétaire. Lalande prononça son éloge à l'Institut de France; Ricca à Milan. Raguse ressentit vivement la mort de son dernier grand homme. La mort de Boscovich fut un deuil national. Bernard Zamagna prononça son oraison funèbre en présence du chef de l'Etat, Lucien Pozza ³. « Ses vertus — s'écria

1. *Ibid.*, 264-265.

2. M. de Vergennes, en adressant à un de ses collègues un mémoire de Boscovich, mentionne « leur ancienne connoissance et l'estime particulière qu'il a pour lui ». 5 février 1779, *Correspondance passim*.

3. Oratio in funere R.-J. Boscovichii habita XII kal. junii a Bernardo Zamagna, patricio rhacusino. *Raguse*, 1787.